

Élie WILLAIME



Par Georges JACQUEMIN

Service du Livre Luxembourgeois

1994

Élie Willaime est passé d'une poésie dense, exigeante, parfois obscure de trop de richesse, à une poésie limpide, comme si, au long de sa vie, il avait dépouillé son verbe d'éléments qui, avec le recul, lui seraient apparus comme adventices.

Pourtant, son œuvre, presque exclusivement consacrée à la poésie (une bonne quinzaine de recueils), n'a cessé de reprendre les mêmes thèmes – l'amour de la nature, l'amour du poète pour sa femme, le voyage, l'esprit au-delà des choses –, y revenant parce qu'ils lui semblaient essentiels ou parce qu'ils traduisaient sa pensée et sa sensibilité.

Biographie

Élie Willaime était né à Moiry (Ardennes françaises), le 22 mai 1900. Sa mère, née Marthe Bourg, était originaire de ce village et y était retournée pour accoucher.

Son père, Julien Willaime (1874-1961), était natif d'Offagne. Instituteur, il enseignait à Villers-devant-Orval, à une quinzaine de kilomètres de Florenville, depuis 1895.

Élie Willaime a donc fait son école primaire auprès de son père, puis il a suivi pendant trois ans les cours du collège Saint-Joseph, à Virton.

Survient la Première Guerre mondiale, qui a vu, au voisinage de la frontière franco-belge, et particulièrement en Gaume, les désastreux revers des armées françaises. Élie, sa mère, son frère âgé de sept ans et sa petite sœur qui n'a que quelques mois se joignent au flot des personnes fuyant l'invasion. Ils se retrouvent à Toucy, dans l'Yonne, où ils vont demeurer quatre ans. M. Willaime père est resté à son poste, il donne en outre des soins aux blessés, défend la population villageoise face à l'occupant nouvellement arrivé et contribue à lui éviter des sévices qui ne furent pas épargnés, on le sait, à d'autres villages de la région.

La séparation de la famille va durer toute la guerre.

À Toucy, Élie Willaime travaille aux champs, conduit la charrue, pour payer l'hébergement que des paysans concèdent à sa famille.

Il va à l'école également et, devant ses bons résultats, est admis à l'École normale d'Auxerre, d'où il sort diplômé instituteur en 1919.

Revenu en Belgique, il poursuit ses études. Il sort régent littéraire de l'École normale de Nivelles en 1922. (Le 20 mai de cette même année, au consulat de France à Charleroi, il a renoncé à la nationalité française qu'on lui proposait de conserver.)

Après son service militaire, Élie Willaime est d'abord désigné comme surveillant puis professeur à l'Athénée de Virton (1924-1928).

Poursuivant ses études, il subit avec succès l'examen l'habilitant à enseigner le français dans les écoles normales. (L'organisation des écoles

normales, qui a beaucoup évolué depuis trente ans, permettait alors à des régents ayant subi un examen complémentaire (écrit et pratique) d'enseigner aux futurs instituteurs.) Il est successivement professeur aux Écoles normales de Couvin (1928-1930) et de Nivelles (à partir de 1930).

Tout en enseignant, il s'inscrit comme étudiant à l'ULB et y obtient, en 1936, le titre de licencié-agrégé en philologie romane, puis celui de docteur en 1937.

Mobilisé avec le grade de capitaine-commandant de réserve. Après la guerre, Élie Willaime devient directeur des Écoles normales primaire et secondaire de Nivelles, où il avait fait ses études et enseigné (1945-1949).

Il connaît alors des problèmes de santé et en profite pour séjourner aux États-Unis, où habitaient les parents de sa femme, née Yvonne Henry.

Ceux-ci, originaires de Florenville, avaient émigré aux États-Unis en 1902. Une fille, future épouse du poète, leur était née en 1905, à Woonsocket (Rhode Island)

Les jeunes gens s'étaient rencontrés à Villers-devant-Orval, lors d'un voyage de retour au pays, en 1926. Ils s'étaient mariés le 23 juillet 1930. De leur union naquirent deux enfants, une fille, Gislaine, et un fils, Jacques.

Rétabli, Élie Willaime reprit une charge directoriale moins lourde: il fut préfet de l'Athénée royal de Chimay (1952-1960, date de sa mise à la retraite).

Élie Willaime s'était alors fixé à Waterloo, où il mourut le 11 novembre 1987, vingt mois après son épouse.

Bibliographie

Poésie :

- *Ombre et lumière*, Bruxelles, La Maison du Poète, 1940.
- *Les routes du silence*, Id., 1941.
- *La ville reconquise*, Id., 1942.
- *Regards et songes*, Id., 1953.
- *L'étranger du matin*, Vieux-Virton, La Dryade, 1957.
- *Poèmes choisis*, Bruxelles, L'Audiothèque, 1958.
- *La nuit s'efface*, Vieux-Virton, La Dryade, 1961.
- *Les forces du poème*, Id., 1962.
- *Pour une saison*, Id., 1964.
- *La forêt salutaire*, Id., 1965.
- *Reflets de la durée*, Bruxelles, La Renaissance du livre, 1968.
- *À ciel ouvert*, Vieux-Virton, La Dryade, 1969.
- *Un monde à naître*, Bruxelles, Le Cormier, 1973.
- *Au cœur de l'attente*, Bruxelles, Maison internationale de poésie, 1974.
- *Le songe nu*, Vieux-Virton, La Dryade, 1977.
- *Limites abolies*, Id., 1980.
- *Rivages de l'absence*, Id., 1982.

Essais :

- *Fernand Severin, le poète et son art*, Bruxelles, Académie royale de Langue et de Littérature françaises de Belgique, 1941.
- *Edmond Vandercammen*, Paris, Seghers, coll. *Poètes d'aujourd'hui*, 1969, en collaboration avec Fernand Verhesen.
- *Hommage à Fernand Severin*, Vieux-Virton, La Dryade, coll. *Petite Dryade*, 1970, en collaboration avec Georges Bouillon et Gustave Vanwelkenhuyzen.
- *Virton et l'évolution poétique de Fernand Severin*, in Arlon, *Cahiers de l'Académie luxembourgeoise*, nouvelle série, n° 5, 1971.

Signalons encore différentes études reprises dans la collection *Petite Dryade* et qui avaient paru au préalable dans la revue *La Dryade* :

Poésie de Géo Libbrecht
Edmond Vandercammen,
Hommage à Edmond Vandercammen,
Paul Champagne,
ainsi que :
Paul Féval et la Lorraine (inédit).

À consulter :

Marcel Lobet, ***Élie Willaime***, Vieux-Virton, La Dryade, coll. *Petite Dryade*, 1973 ; texte initialement paru dans la revue *La Dryade*, n° 72 et ici prolongé de notes bio-bibliographiques.

Texte et analyse

L'heure du pain

*Mère de mon enfance aux dons riches d'étrennes,
Je prends mon sac de phrases nues,
J'effile mon bâton pour la halte prochaine
Où déjà tu m'as reconnu.*

*Je ne sais trop de quel sommet, de quelle tour
Tu as vu le bout de mes pieds ;
Voici, mère, voici l'azyme de mes jours
Que je dépose en ton panier.*

*Je mangeais autrefois en travers de la miché
Qui sentait bon le seigle et l'eau ;
Tu m'appelais et me versais, sans adjectifs,
Un grand verre plein de tes mots.*

*Tu vois ma lèvre morte. Et cette heure est si grave.
Le four du Vivre est allumé.
Serai-je prêt, serai-je fort, serai-je brave,
O toi qui m'as signifié ?*

*En moi, l'Aube est debout. Et je revois le boire
Au bord de la table en sapin
Qui recevait la pâte où ta main savait croire,
Changeant l'or du soleil en pain.*

*Oui, mère, ainsi je te parviens, couvert de failles,
Par les trous chauds de mon passé.
Et je te tends le bruit chanteur de tes semailles
Près du bon feu qui fait lever.*

(L'étranger du matin)

Curieusement, alors qu'il ne comporte aucune indication temporelle, le titre de ce poème nous renvoie à une époque déjà ancienne pour nous, à une époque où le pain était rare et où *l'heure du pain* était importante ; on n'imagine pas, en effet, un jeune d'aujourd'hui évoquer ce moment-là de la journée, car manger (ou recevoir) du pain est devenu naturel, normal, dans nos sociétés.

Dès lors, on ne s'étonnera pas si le poème (composé de six quatrains alternant alexandrins et octosyllabes) nous transporte à l'époque de la jeunesse du poète né en 1900 et qui, adolescent, connut la difficile période de la guerre 1914-1918.

Une première lecture, bien nécessaire sans doute car le poème ne se révèle pas du premier coup et demande, au contraire, une lecture attentive, nous montre l'importance du champ lexical relatif à une certaine campagne simple et un peu austère, à ses usages : *sac, bâton, panier, miche, seigle, four*, et d'autres. Cette vision est complétée par celle de la mère, généreuse (*aux dons riches d'étrennes*) et attentive.

Par ailleurs, si l'imparfait de *je mangeais* (v.9) et le *je revois* (v. 17) ressuscitent les souvenirs, nous replongent dans le temps de la mémoire, ils alternent avec les présents des deux premiers quatrains qui semblent concomitants à la parole.

Sa mère, à qui le poète s'adresse dès le premier mot du premier vers (mise en apostrophe que l'on retrouve aux v. 7 et 25), lui apparaît d'abord comme celle qui offrait des cadeaux fréquents. (Il ne pouvait s'agir que dons modestes.) Ce vers 1 constitue un peu comme un titre que, d'emblée, le poète-fils décerne à sa mère et un hommage qu'il lui rend. (On remarquera la construction classique, où *de mon enfance* est complément *d'étrennes* — inversion du complément du nom.)

Après s'être adressé à sa mère, le poète parle de lui-même (*je*), de ce qu'il fait ou va faire (verbes d'action), apparaissant comme quelqu'un qui va entreprendre une marche qui semble devoir le ramener auprès de sa mère. L'apostrophe du v. 1 devient ainsi une parole envoyée de loin à celle que le poète va rejoindre. Mais sa marche n'est pas seulement affaire physique, puisqu'il prend son *sac de phrases nues* (v.2). Sans doute s'agit-il d'un bagage de souvenirs, de faits dans leur simplicité (*nues*), non

déformés pour une quelconque raison, dont il fera récit à sa mère qui, déjà, a vu ou pressenti son retour (v.4 à 6), un retour pareil à celui du fils prodigue ou, grâce au mot *tour*, évocateur de la légende de Barbe-Bleue : *Anne, ma sœur Anne...*

Ensuite, toujours en pensée, le poète s'imagine en présence de sa mère à qui, à son tour, il fait un cadeau (v. 7 et 8) : *l'azyme de mes jours* – « *azyme* », pain sans levain, donc dur à mâcher, peut désigner ici, comme les *phrases nues*, un cadeau quelque peu austère –, et il le fait avec gravité et ferveur : *dépose* (comme on dépose des fleurs sur une tombe ou, jadis, comme on faisait des offrandes aux dieux).

Le troisième quatrain est tout entier consacré à l'évocation du passé à travers deux activités fondamentales, manger et parler. La première est tout enveloppée de la simplicité rustique (*seigle* – on préfère aujourd'hui le blé – et *eau*) ; il en va de même de la seconde : *sans adjectifs* signifie que la mère ne faisait pas de phrases inutiles (cf. les *phrases nues* et *l'azyme* du fils : la filiation entre eux est nette) ; mais la générosité corrige (*un grand verre*), compense la sévérité du propos.

Désormais, le fils semble avoir rejoint sa mère. (À moins que l'on ne considère qu'il continue de s'adresser à elle comme si elle était là, capable de le voir et de l'entendre. Il n'est pas facile de décider pour l'une ou pour l'autre lecture.)

Il y a quelque chose de pathétique dans le vers 13 (*ma lèvre morte*), comme si le poète était devenu incapable de parler, alors que sa mère le faisait si volontiers (v.12). Le second hémistiche confirme cette impression (*cette heure est si grave*). Un changement semble sur le point de se produire, le lecteur a l'impression de se trouver à un moment où la réflexion sur les enjeux de la vie détermine un retour sur soi.

C'est d'abord (v.14) l'allusion à un événement qui se prépare : le four prépare la cuisson du pain ; ici, le *four du Vivre* fait allusion à la vie qui se prépare, comme si le poète était à la veille de connaître les moments les plus intenses de son existence.

Du coup, dans un vers très cadencé, divisé en trois parties de quatre syllabes, il s'interroge sur lui-même avec une certaine appréhension, et se tourne vers sa mère (*O toi...*, v. 16). *Signifié*, emploi rare de ce verbe, a le sens, ici, de *signé de quelqu'un* (cf. Littré) : le fils s'adresse donc à sa

mère, dont il porte la marque, parce qu'il estime qu'elle est capable de comprendre ses sentiments, voire de l'aider et de le soutenir.

Le début du cinquième quatrain revient, métaphoriquement, à l'idée de départ (dans la vie), de promesse : *l'Aube est debout* (remarquer la majuscule, comme à *Vivre*).

Pourtant, comme pour chercher des assises solides et rassurantes, le poète en revient aussitôt à son enfance (*je revois*) marquée par les gestes habituels dans un cadre tout de simplicité (*table en sapin*) : la table autour de laquelle la famille se retrouve et où la mère pétrissait la pâte (cf. *four*), comme un acte de foi (*savait croire*), faisant, un peu comme le Christ qui changea l'eau en vin, du *pain* avec *l'or du soleil*, allusion aux blés dorés mûrissant sous le soleil de l'été, et sans doute qu'un peu de cet *or* passait dans le *pain* – ne dit-on pas d'une croûte qu'elle est *dorée*? – pour lui conférer plus de valeur encore, une valeur autre que nutritive en tout cas.

Comme si un cheminement s'était opéré (encore qu'il puisse s'agir, une fois encore, d'un cheminement mental), le poète, insistant sur les mots par le *oui* et le *mère* (troisième attestation dans le poème) exprime l'idée de retrouvailles : *je te parviens*. Mais, dirait-on, ce qu'il a déjà vécu a laissé en lui des traces indiquant faiblesses et limites (*failles*, terme de géologie, fait penser à cassure, à rupture) et explique les hésitations du v. 15 (*Serai-je prêt...*). De plus, le poète, qui prétendait que *l'Aube est debout* (v. 17), voici qu'il se découvre un passé portant, lui aussi, des marques : *trous chauds* (blessures récentes). Contradiction ? Il semble que non. Le poète est prêt pour un nouveau départ, même s'il a déjà vécu et si la vie a laissé en lui des traces douloureuses. Il ne peut s'agir, en vérité, que du poème d'un adulte, d'un homme mûr – Élie Willaime a cinquante-sept ans quand il publie *L'étranger du matin* d'où est extrait ce poème.

À nouveau reparaît l'idée d'offre (cf. v. 7 et 8). Cette fois, il s'agit du *bruit chanteur de tes semailles* (*tes* parce qu'il s'adresse toujours à sa mère), accompagné d'une image qui fait penser à la pâte que pétrissait la mère : la pâte était mise à *lever* près du feu, de la cuisinière. À l'inverse de l'austérité qui traverse le poème, ce don (*je te tends*), cette fois, semble plus réjouissant (*bruit chanteur*) et résulter d'un travail fourni par la mère (*tes semailles*) : ce qu'elle a semé, laissé en son fils, poète (cf. v. 16, *toi qui m'as signifié*), a déjà produit une récolte ; des promesses se sont

concrétisées. Faut-il penser que le poète fait allusion à ses premières œuvres poétiques (*chanteur* renvoie à *chant*, donc à poésie)?

Ce poème permet donc, à travers l'évocation du passé et de la mère, un retour sur soi, où les interrogations finissent par faire place à l'espoir, au sentiment, éprouvé par le poète, que beaucoup de choses lui sont encore permises et que, eût-il déjà un passé derrière lui, ce qui l'attend sera encore riche.

Tout au long du texte sinue l'idée de passage -allers et retours passé-présent-, de transformations (opposition entre les deux derniers vers et le reste du poème), comme si on se trouvait en présence d'une force qui marche, fortifiée par la mémoire de souvenirs heureux.

Choix de textes

LE FLEUVE

*Entre la houle et toi brisé d'un long jour vert,
Que Dieu bâtisse un miracle sans poids brillant
Sur ma chanson de vie, ô fleuve évanescent
Qui cherches ta demeure en déchirant la terre !*

*Les villes à venir rêveront sur des cendres
Quand pris aux jeux secrets du ciel les paquebots
Lointains, avec le coeur haussé de leurs hublots,
Passeront dans le monde, emplis de marins tendres.*

*La plage sera douce en neuve certitude,
Ma lèvres aura le goût nacré de ses limons
Et du sel gras confusément à l'horizon...
Mais l'homme entier aura trouvé sa fortitude.*

*Ta courbe, ô fleuve, alors sera le lent mirage
D'un gel à pierre fendre où peineront les pieds
De l'ombre au bout des quais surpris en leurs piliers.
Et quel oiseau boira la paix de ton sillage ?*

(Regards et songes)

OBÉISSANCE

*Obéir afin d'être clair...
Mon Dieu, tout n'est-il pas mystère ?
Je suis obéissance en moi
Jusqu'aux genoux d'un rêve droit.
Je mets sur les i mes points d'encre
Comme aux voiliers s'attache une ancre.
Je suis mon rythme et mon dessin*

*Mais non ma plume d'écrivain ;
Je n'écris pas en moi pour elle,
Elle est archet sur mes voyelles ;
C'est la chair qui attend ici
Qu'on lui redise : « Ah ! reste ainsi »
Quand rien ne reste après la phrase
Que ce frisson muet : la grâce.*

(Regards et songes)

PLAINE

*Que se détourne un âge aux rives sans repos,
Jusqu'au poème exempt de toute instable fable,
Je serai proche alors de la chanson de l'eau
Et simplement assis au-dedans de mon âme.*

*Ma voix s'en reviendra des beaux pays frileux
De neige où se connaît soudain l'enfant des hommes
Lorsqu'un souffle l'entraîne et qu'il ouvre les yeux
Sur les éclairs blessés dont l'odeur l'environne.*

*S'il est vrai qu'aujourd'hui j'attends les compagnons
Que j'ai vus rejetés aux chemins de la plaine,
Mon chant reconnaîtra la joie et l'abandon
Des foyers de l'amour abritant leurs semaines.*

(Regards et songes)

ESPRIT D'AMOUR

*S'il se pouvait que ton royaume arrive,
Esprit d'Amour, et que nos yeux te voient,
Si les enfants touchaient des sources vives
Au fond des sables chauds comme des proies,*

Élie WILLAIME- 16

*S'il se pouvait que tu fusses demain
Aussi vrai que l'espoir las en nos tombes,
Et que ta visite fût un levain
Faisant jaillir un anneau de colombes,*

*Ah ! comme des mortes s'éveilleraient
Secouant leurs poussières au soleil,
Déliant en nous le noeud de leurs plaies
Mûres parmi les blés rayant les deuils !*

*Leurs suaires s'ouvriraient en chemin,
Leurs corps resteraient nus sans vieille honte,
Prenant l'ivresse aux branches du matin
Loin des regards brillant sous les écorces !*

(Ombre et lumière)

SANS ESCALE

à Géo Libbrecht

*De plongées certaines et ravisseuses
Ramener les visages irréels,
Susciter la prière des fileuses
Jadis drapées de lin, aux nébuleuses
Prendre un reflet d'écaille et de soleil,
De chaque lame au sel abandonnée
Ravir l'odeur d'iodes océanes
Et d'une voix au silence accordée
Traduire au loin, en termes d'arrivée,
L'entrain de voyageurs chargés d'escales.*

(À ciel ouvert)

II

*Ne nous alarmons pas des fins de jour
Tombant sur nous, mais prenons notre tour
De garde en écoutant monter dans l'âtre
Une bûche aurorale.*

*Sa flamme-flèche, au profond de la nuit,
Peut-être guidera le signe ami
Qu'apercevront des marins d'abordage
Hésitant au rivage.*

*Réservons-leur un apprêt généreux.
Et s'ils ne viennent pas, d'ainsi pour eux
Veiller nous préserve, jusqu'à la cendre,
D'un gel à pierre fendre.*

III

*Les gouttes de la pluie, aux vitres refermées
Achèvent leurs jeux imprévus et s'y attardent
D'insensibles remous, des signes de mêlée
Lointaine dont l'éclair a brisé les miroirs.*

*Il stagne autour de nous des effluves blessés.
Au-dehors règnent des torpeurs inaffranchies,
Mais un arc se précise au milieu des nuées
Où l'univers consacre une proche embellie.*

*On rouvre la fenêtre à des senteurs ployées.
Et se détend le fin ressort de la verdure
En mal d'une entrevue d'espace dépouillé,
Victorieux après les saignantes ruptures.*

IV

Pour « La Girgaine »

*J'aurai connu juste à temps le moulin à eau
Qui m'est plus qu'une image en la montée des mots.
D'automne enrichi m'y ramenait mon père
Que je revois marcher, sillonnant les fougères..*

*Sa voix devenait grave. Il épelait le nom
D'un site inaliénable et sans hausser le ton
Le faisait s'animer, y cherchant des regards
Avant de saluer deux maisons à l'écart.*

*Il m'en désignait une alors du bout des doigts.
Au rêve il me laissait, tournant le dos aux bois
Côte à côte franchis en noire profondeur.
Et tout naissait pour moi en l'au-delà du coeur...*

*Le vieux moulin s'est tu, mais si n'est conservée
Que la maçonnerie, la même eau, délivrée,
Arrose encor les prés où l'on pouvait entendre
Broyer son meilleur grain et la farine attendre.*

V

*On m'avait dit, redit : la Terre est reine.
Mais quand on a voulu me l'expliquer
J'avais l'âge de souffrir et d'aimer.*

*M'avaient ravi la légendaire Ardenne
Et, d'un proche pays, le gai parler.*

*Je m'étais éveillé à la frontière.
Me la fit repasser la Grande Guerre.*

*En belle France, hélas ! j'ai dû rêver
Bien longtemps de la paix à soulever
Jusqu'à des forêts à Verlaine chères*

*Et puis d'un refuge, entre ciel et mer,
Au coeur de mon village tutélaire.*

(À ciel ouvert)

*Lorsque me pèsera la marche
Et que je songerai à tout
Ce qui nous restait à connaître
De virtualités humaines
À authentifier sans trêve
Et aux mots qui croient les saisir*

*Me vienne en aide la très longue
Et sainte patience des âges
Qui vont et vont à la recherche
D'un même et unique Pays
Comme si au milieu de nous
Veillaient de secrètes mémoires.*

(Au coeur de l'attente)

*J'ai visité la chapelle trop neuve
Aux murs déjà patinés,
Froissé l'herbe du mont sans nuages
Et je me suis assis, dans la lumière d'août,
Face à la trouée de Meuse
En revivant un exode encombré
Suivi par l'invasion de cette marche séculaire
D'une libre France à l'ancre sur l'Océan.*

Élie WILLAIME- 20

*(Dans le même soleil, alors, cette première aile sombre
Sur nos jeunesse ! Avant une autre, plus ténébreuse,
Sur notre âge mûr et sur le même mont,
Vaine sentinelle sous le vrombissement
Sacrilège d'aériennes armées).*

*Ah ! qu'en cet ineffable crépuscule anniversaire
On me laisse emprunter précautionneusement
L'abrupt raccourci de mes pédestres souvenirs,
Boucler la boucle de leur territoire
Et reprendre, à l'allure permise encore au rêve,
L'étroit ruban qui mène à la maison
De ma venue au monde et, passé la douane,
À celle de mes père et mère où se joignirent
Entre deux guerres
Nos plus belles années.*

(Au coeur de l'attente)

L'OMBRE NEUVE

*Où sont nos allègres retours
Au village de mienne enfance,
Si fort aussi, par le sang, devenu le tien ?
Où le goût du pain chaud qu'on rapportait
Pour dorer la mémoire ?*

*Après avoir mis nos pas
Dans trop de traces fléchissantes
Et à notre tour en vue du port,
Nous avons fait le voeu
De reposer auprès de ceux qui si longtemps
Nous avaient accueillis, et nos enfants.*

*Ce fut un rêve
Pareil à celui de l'eau
Qui se souvient
Et malgré elle s'écoule :*

*Brisant la paix des vivants et des morts,
Des hommes à l'insensible pouvoir
Ont fermé le vieux cimetière...*

(Au coeur de l'attente)

SUR LE SEUIL

*En écoutant la brise en la marée des feuilles
Je me sens pris aux rets d'une subtile haleine,
Je songe à une hésitation qui me promène
Au pays de l'enfance avec ses fleurs en deuil.*

*Je sais qu'il faut inscrire aux colonnes du seuil
Le nom de ceux qu' a reniés l'avance humaine,
Mais dans le temple ému survit la châtelaine
Qui de noix nourrissait, l'hiver, les écureuils.*

*0 poète inlassé que tente un ciel nubile,
As-tu gardé le goût de l'extase et de l'huile,
Le charme aigu du feu et de son ferme éclat ?*

*Que ton rêve au réel emmêle son épure
Au point de réunir une saison qui dure,
Pareille au bref instant qui vibre au fond de toi.*

(La nuit s'efface)

ÉVIDENCE

*J'ai visité la foule aux sombres cathédrales,
Ne sachant plus très bien qui possède les clés,
Moi qui ne suis que faible en morne obscurité
Et me souviens de nuits aux givreuses étoiles.*

*Jésus chassa tous les marchands du temple. Ainsi
Régnaît l'Amour au temps des anciennes colères,
Quand j'ai vécu jusqu'aujourd'hui roulant la terre
Et ses rochers-babels au poids enseveli.*

*Je passe le portique, et voici le prétoire,
La Capitale vide où paraîtra l'enfant
Des hommes reformés, en leur foi subsistant,
Si vrais en os au pied du mur de leur victoire.*

*Jésus, à l'heure dite, fut crucifié.
Et saigne ailleurs encor le poing des violences
Fraternelles. En moi résiste une Évidence.
Je me nourris de jeûne ainsi qu'un fiancé.*

(La nuit s'efface.)

*Des symboles luisaient au bord du long chemin
Reflétant l'avenir où la joie se prépare
Et le soleil chauffait, redécouvrant ses biens,
Un espace encombré de gel et de victoire.*

*La nuit roulait sa rive au lointain du passé,
Les paysans peignaient les talus des fossés
Épargnant de leur mieux la terre sans mensonge
Où marchait le printemps resurgi du vieux monde.*

*Les cailloux neufs brillaient, sertis de leur tissu
De mousse et pour les fleurs, dans les buissons du rêve
Rebourgeonnait l'attente, auprès des agneaux nus
Poussant leur romantisme au bout de leur haleine.*

(Les forces du poème)

*Femme de tous mes jours, il y a tous ces jours
Où je me sens si humble en tes mains sans retour
Que je te fais porter la pente qui m'entraîne,
Éclairant par tes yeux notre lisière humaine...
Tu demeures si proche et pourtant me parais
Si neuve à l'horizon, que je bois à ta paix
Comme à la source en lieux où a grondé l'orage.
Et tu bénis tous les noyés de mes naufrages,
Tu rayannes d'un songe où s'apprennent les mots,
Tu m'enseignes la marche et tu es le repos,
Toi qui sais l'union des eaux à la fontaine
Et me parles sans peur de la rive mortelle...*

*O toi si vive, en moi fluide, et pour la faim
Immense et pénétrée des neiges du divin,
O toi des beaux pays dissipant le vertige
D'où l'on revient muet, craignant que l'hiver fige
Un homme qui fuyait à fuir sans lendemain,
Dis-moi : qu'apportes-tu dans un parfum de pain
Pour que je veille encore, épris d'appartenance,
Et touche ton sommeil effleuré de Présence ?
Partage de l'amour, accueil de la bonté
Qui aide à dévêtir la phrase illuminée !
Fraîcheur de la venue, ô jeunesse suprême...
Est-ce donc simple apprendre un visage qu'on aime ?*

(Les forces du poème)

*Jamais je n'ai perçu comme aujourd'hui
Le sens des mots perdant leur auréole,
Le pouvoir éclaté de leur corolle
Sur la colline où disparaît la nuit.*

*D'un geste dru je tamise et réduis
De fragiles semences qui s'envolent
Pour la fécondité des jours d'école
Où parviendra l'élève aux yeux surpris.*

Élie WILLAIME- 24

*Quelqu'un saura lui expliquer le Maître,
Pousser le banc auprès de la fenêtre
Et découvrir, au printemps du jardin,*

*Le discours et la chair des coquillages,
Les sonnets inédits et les quatrains
Inemployés de mille et un langages.*

(Les forces du poème)

MIRAGE INTIME

*Sur le sable du crépuscule
Je me dépêche à petits pas
Dans la bise gerçant les dunes
Sous leurs chevelures d'oyats.*

*Allant vers la courbe liquide
S'esquisse un paquebot léger
Dont on ignore qui le guide
Mais que souvent j'ai visité.*

*Dois-je en ce mirage me fondre
Ou refuser d'être envahi
Par les vagues gonflées qui sombrent,
Noyant leurs jeux inaccomplis ?*

*La nuit va niveler la côte
Et les drapant de leurs étés
Engourdis au couchant les hôtes
D'un sillage à ressusciter*

(Un monde à naître)

OFFRE DE JUIN

*Sorti des couches du sommeil
Vivre debout pour épier
Dans le dévoilement du ciel
Le bec d'un merle familier,*

*Ouvrir lentement la maison,
Passer le seuil veiné de pierre
Et prendre aux rumeurs de l'horizon
De premiers parfums d'univers,*

*Sous l'aube complice de juin
Élire un endroit pour la pose
La plus discrète et avec soin
Guetter, fermées encor, les roses,*

*D'un solitaire accueil nouveau
Les regarder, tranchant sur l'herbe,
Et de tous leurs appels éclos
Saisir la vérité offerte.*

(Un monde à naître)

ALTERNANCES

*Je reste d'un temps déchiré qui veut sa place
Dans le brassage obscur où fermente l'histoire.*

*J'en souhaite un qui soit enfin aliénable
Et justifie le but et la voie empruntée.*

*Je me partage en va-et-vient qui me distraient
D'apparences qui font le charme de la terre.*

*Je les quitte souvent et sans que je le sache
L'éternité se cherche au-dedans de mes rêves.*

(Un monde à naître)

LES MOTS VÉRITABLES

*Ce n'est point jeu gratuit pour le poète
Que mettre en place des mots éphémères.*

*Il les reçoit de couches insondables
Et il en filtre l'ambiguïté,*

*Les force à faire luire pleinement
Chaque lumière et vit de ce combat.*

*Il sait qu'on ne se trouve pas sans peine
Et que nul ne peut aimer sans souffrir.*

*Il joue. Mais dans son âme. Et parfois saigne
Aux lueurs d'incertaines évidences.*

(Un monde à naître)

UN RESTE DE CHEMIN

*Le temps s'en vient de la vue basse,
De l'incertaine ouïe, des gestes
Alertés par le crépuscule
Et que rassure l'habitude.*

*L'heure est venue de la mémoire
Des paysages parcourus
Peuplés encore de nous-mêmes
Avec leurs bosquets et leurs sources.*

*Elle interroge les instants
Attentivement recueillis
Pour une richesse nouvelle
D'inventaire et d'acceptation*

*Et se plaisant aux mots anciens
Pleins d'une vérité toujours
À parfaire, au nom de laquelle
Chaque matin se met en route,*

*Elle se veut fidèle au chemin
Qu'il reste à suivre et à aimer
Comme l'ont fait, et jusqu'au bout,
Tous ceux qui pour nous l'ont ouvert.*

(Le songe nu)

LE SENTIER PROLONGÉ

*Que de vies généreuses accomplies
Au pays aéré de nos aïeux !*

*Sans étonnement voici que s'anime
Et se rappelle à moi un temps vécu,
Que je n'ai cependant pas pu connaître
Mais sans doute inconsciemment retenu
D'un bloc qui, malgré d'épais lointains,
Pour l'oeil du coeur se dévoile au présent.*

*O profonde ascendance résurgente !
Vaguement fredonné un air de fête
Réveille les plus fragiles échos
Réfléchis par l'identique décor
D'une aventure en ses premiers pas...*

*Vieux terroir aux vallonnements gracieux
Que pour vivre en se rapprochant de la ville
Il fallut à regret abandonner...*

*À peine bâtie ma demeure
J'avais entrouvert un étroit chemin,
Croyant bien pouvoir ainsi prolonger
– Secouru par un transfert poétique –*

*Celui qui menait en haut du village
D'où il me sembla découvrir le monde.*

*L'ont vite submergé argile et pluie
En dépit du plus pur schiste choisi
Pour étayer, en terre brabançonne,
De mobiles et vivants souvenirs
À l'évocation desquels ne pouvait
Suffire un horizon de pénéplaine.*

*J'ai renoncé au sillon illusoire
Confondu depuis avec la pelouse...
Et l'inoubliable sentier montant
Là-bas, avec mes plus jeunes années,
Jusqu'au large point de vue du calvaire,
Je le suis en esprit, piste inusable
En sa descente et traverse avec lui
L'enchantement des bois qui m'entendirent
Disparaître au tournant de la grand-route
D'où l'on revient vers les soleils d'enfance
Qui feront résonner l'air d'autrefois
Jusqu'en l'ineffable arroi du silence
Que peut toucher encore notre regard,
Et même, nos oreilles mieux entendre.*

(Le songe nu)

DÉRIVE

*Bien regarder le jour croître
Puis décliner, pour se dire
Qu'il reviendra pressant l'ombre
Encor mouillée d'océan.*

*Lors imaginer de longs
Périple en hautes eaux
Qu'accompagnait la lumière
Perçant leurs lames serrées...*

*O vieilles mers ignorantes
Des continents dérivés,
Temps où à bord des navires
Se guidant sur les étoiles*

*Nul augure ne songeait
À troubler les passagers
Oublieux du bruit des vagues
Au noir silence éclaté.*

(Le songe nu)

LE SOUVENIR DES BRANCHES

*L'heure est passée des océans de nuit puisque la terre a rebondi de fête
Et qu'à nouveau la branche ajoure mon visage.*

*La branche aussi a eu ses peines.
Dans sa richesse lente,
Au milieu de ses feuilles,
Fibre à fibre, elle se souvient peut-être
Et l'arbre, – en secret, mais je le sais –, conduit ses veines mortes.*

*Pourtant le ciel à travers lui tisse la lumière.
Car la lumière est pleine de fleurs à jamais fleurs, hors de la branche et hors
de l'arbre.*

*Elle est immense en l'au-delà des branches et dans les feuilles, source
exigeante et reine.*

*Et la branche du printemps se balance au soleil, sur mon visage.
Elle fait son sang de la lumière,
Et des ténèbres monte sa force absolvante, partie de la Beauté dont rien
n'est immobile, dont rien ne meurt que pour l'Essence.*

*O lumière généreuse,
Lumière attachée aux rampantes racines qui aspirent la terre !*

*Il reste en l'étendue
Un souffle du passé
Qui fait la brise,
Semblable au signe d'un visage,
Et dans le ciel de l'âme
S'emmêlent déjà
Les agrès de partance
Où naissent des oiseaux.*

*Présence et souvenir.
Il reste sur ma tête
Des branches et des branches.*

(L'étranger du matin)

LES SIGNES DU RIVAGE

*La grande mer sans fond a perdu sa tempête
Au rivage infertile où la dune est en paix
Alors que le matin regarde à la fenêtre
Avec les jeunes yeux des départs toujours prêts.*

*La grande mer respire, épouse une voix ronde
Dans le calme innocent et lavé d'incendie ;
Le sable en est songeur, atteignant l'ourlet sombre,
D'écume couronné, où l'air à l'eau se lie.*

*Les carreaux des villas sont clairs et les nuages
Ont suivi les vaisseaux triomphants de leur port.
Tout recommence et l'étendue a son breuvage.
Tel qui croyait dormir ne veille-t-il encor ?*

(L'étranger du matin)

LES DONS PERDUS

*Si je n'avais connu d'imprécises frontières,
Je ne saurais la paix avec ses ronces
Après le goût du sang fuyant la chair.*

*Qu'il faisait bon marcher à l'abandon du rêve !
Mais il est venu des mains et des mains d'ombre
Qu'il a fallu saisir comme un hiver.*

*À l'horizon, nulle tour,
Nul exil pour le temps arrêté.*

*Le monde est là, très seul. Et je vis.
Mon âme se promène en ses bandeaux légers,
D'une griffure lasse et si vieille blessée.*

*Ah ! garder la voix essentielle
Et près du feu qui monte
Mordre à moi-même,
Magnifier les dons perdus pour les aveugles
Dont près d'ici meurent les chants !*

(L'étranger du matin)

LE GLAIVE TOMBÉ

*Voix impuissante et joute sans clarté.
Rire des dents. Univers éclaté.
Odeur très lente où dort la pourriture.
Orgueil de l'inventeur aux doigts d'usure.*

*Comme l'eau longue en vain songe l'été
Et se tarit sous le soleil couché,
Ainsi l'ange entendu s'en va du monde,
Évaporé, laissant des creux sans nombre.*

Élie WILLAIME- 32

*L'oeil des tombeaux s'entrouvre à la pitié.
Chaque suiveur entonne hymnes blessés.
Mais un parfum lointain n'est-il victoire
Au fond de ceux qui bougent sans mémoire ?*

(L'étranger du matin)

Synthèse

Le premier recueil de poèmes publié par Élie Willaime paraît en 1940. L'auteur a quarante ans. On ne peut pas parler d'écrivain précoce. Pourtant, il écrit des vers depuis de nombreuses années déjà, il en a publié dans des revues, sous pseudonymes.

Comme me le faisait remarquer Georges Bouillon, l'ancien animateur de La Dryade (cf. *Dossier L* n° 30), qui fut de ses intimes, la province ne voyait pas d'un œil très favorable, dans l'entre-deux-guerres, ceux qui se mêlaient d'écrire, surtout si, de surcroît, ils étaient enseignants : cela paraissait révélateur d'un manque de sérieux...

Élie Willaime s'est donc avancé en poésie masqué, larvatus prodeo. Et son premier recueil, qui porte la date du 5 mars 1940, est enfin celui d'un homme qui, ayant mûri, ayant assis sa position sociale – instituteur, régent puis licencié en philologie romane, après une longue série d'examens (cf. biographie) – assumera désormais sa double vocation d'enseignant et d'écrivain (l'homme dans la société et l'artiste), laquelle est, en Belgique, difficile à concrétiser.

Le titre de ce recueil *Ombre et lumière* dit bien l'itinéraire de son auteur, de l'ombre à la lumière, du silence (presque) obligé à la parole proclamée. Et, dès l'abord, c'est une voix bien posée qui se manifeste, et c'est la plupart des thèmes chers à Élie Willaime qui apparaissent.

L'adulte qu'il est devenu, *nell' mezzo del cammino di nostra vita* (Pétrarque), *au milieu du chemin de notre vie*, a déjà une solide expérience : il a vécu à la campagne et en sait les difficultés, il a connu la guerre et les séparations familiales, il a voyagé, travaillé pour améliorer son niveau d'études ; voici qu'il découvre de sombres nuages à l'horizon de l'Europe. Alors il s'avance et prétend jouer sa partie dans le concert poétique.

Il se souvient de son enfance gaumaise et des rêves qui l'accompagnaient :

*Le règne de l'enfance est à la proue
Du blanc départ où se brise la houle*

Des mondes déchirés...

Il rend aussi hommage à ses parents, il proclame l'amour de sa femme. Surtout, il fait état de son expérience :

*J'ai découvert déjà tant de peine à aimer,
De regrets dans l'hiver et de fleurs sur la haie,
Qu'un ordre m'est venu, d'accueil et de créance,
Pour que ma voix soit digne, au fond des temps troublés,
De la source qui lave et fend toute semence.*

Élie Willaime est déjà là tout entier. Dans ces vers se lisent sa sensibilité ouverte au monde et aux êtres, sa disponibilité, mais aussi le souci d'être à la hauteur des dons de la vie. Plus généralement, le poète, qui se maintiendra tout au long de son œuvre dans des thèmes graves, même quand il dira son émerveillement devant la nature, sera porté à proférer une parole teintée de philosophie, laquelle s'exprimera en formules gnomiques, même si la poésie y demeure présente.

L'étranger du matin (1957) nous en fournira quelques exemples :

Et tout est vanité.

*Sinon, autour du cœur, l'amour
Malgré la haine.*

*Sinon la Vie
Malgré la Mort*

(*Le jeûne des poètes*)

ou :

Le monde est là, très seul. Et je vis

(*Les dons perdus*)

ou :

*Le soleil est promis à toute créature
Et nul n'écrase rien qui ne soit nourriture
Dans le dessein qui fait la terre.*

(*Le temps des racines*)

Provisoirement, pour en revenir à son premier recueil, Élie Willaime exalte la fraternité (on pouvait s'y attendre) et rappelle la foi de son enfance et sa croyance en Dieu. Seigneur, dit-il,

... votre Croix demeure un geste souverain

Qui règne sur les cœurs, dans un conflit d'étoiles.

(Sur les cœurs)

Cet aspect religieux réapparaîtra toujours, au demeurant discret et comme voilé, dans l'œuvre d'Élie Willaime, même s'il est plus visible, par exemple, dans le quatrième recueil, *Regards et songes* (1953), séparé du précédent par douze années.

Si d'aucuns ont parlé d'un poète mystique, je crois qu'on parlerait plus justement d'un poète visionnaire, encore qu'il faille préciser, en l'occurrence, le sens prêté à ce terme.

Ne refusons pas, ne récusons pas la part du mystique. Dans les recueils qui suivront, Élie Willaime fera apparaître le mélange du réel et de l'esprit, il découvrira, à la faveur de vers où se mêlent (parfois subtilement) abstrait et concret, l'espèce de richesse du monde, où tout se retrouve toujours présent, où tout peut surgir parce que le vers, justement, est le réceptacle idéal de toute pensée, fût-elle très inattendue.

Précisément, c'est là qu'Élie Willaime me paraît surtout visionnaire. La poésie de ses recueils ultérieurs réalisera un brassage constant d'éléments et d'idées (même si l'on découvre que, fréquemment, le poème s'est construit à partir d'une image de la réalité, d'une impression) qui parvient à convoquer le monde entier dans le poème. De ce brassage naissent des images originales, où l'on découvre, certes, les interrogations de l'homme-poète, et peut-être ses angoisses.

Pour lui, peu de choses sont données (cf. le poème expliqué), et la communication entre les êtres n'est pas évidente.

O pudeur d'exister secrètement,

O mal de vivre en-dessous de la vie,

D'être poussé par le dépliement de charité

Mais d'avancer l'un près de l'autre

En sa prison

*Et de parler, avec les mêmes mots,
Des langues d'étrangers !*

(Parole au miroir, in *L'étranger du matin*)

Ainsi, pour Élie Willaime importe-t-il d'être digne de la vie, de faire face à tous les événements, bons ou mauvais. Il en résulte une réelle difficulté d'être et la nécessité de se construire (ou de se reconstruire) pas à pas, ce qui n'est pas sans grandeur :

Car je me sens empli d'errants et d'égarés avec lesquels je me construis un corps fuyant. (Les fruits blessés, op. cit.)

Si le poète est ainsi partagé, c'est qu'il sent en lui *le vain fléau de (ses) balances*. Aussi interrogera-t-il volontiers son miroir où se reflète un autre lui-même, pareil et différent à la fois ; ainsi parlera-t-il souvent d'un double (songeons au *toi* de Marcel Thiry dans *Toi qui pâlis au nom de Vancouver...*).

Ainsi :

Quel enfant ne sourit au fond de ma pensée ?

se demande t-il dès le deuxième poème de ***Ombre et Lumière***.

Toutefois, le poète parvient à dépasser ses problèmes, les forces de vie l'emportent, malgré une certaine fragilité constamment rappelée.

Au fil des années reviendra sous la plume d'Élie Willaime un chant lumineux de ferveur. Il était déjà présent dans ***Regards et songes*** – concret et abstrait –, il revient, épuré comme la langue du poète, dans les ultimes recueils, plus proches des commémorations essentielles. Alors il évoque la nature, les choses simples comme la pluie, le jardin ; il révèle son accord avec ses racines ; il se remémore sa Lorraine natale :

Ah ! les petits villages de mon coin de Lorraine

(...)

Ah ! mon vieux petit village où point, hélas !

vieillissant n'ai pu rester, où point même ne puis plus revenir

(...)

*Mais je te bénis, mon vieux coin de Lorraine
qu'à peine découpe, comme
fine dentelle,
Une aimable frontière faite en moi
de visages qui se sont croisés, aussi
familiers que ceux de mon père et de ma mère...*

(Appartenance, in *Rivages de l'absence*)

À la terre natale sont associés les parents : les souvenirs reviennent ainsi hanter le poète. Ailleurs, il évoquera sa femme (qui décéda le 13 mars 1986), moins dans des poèmes d'amour que dans des poèmes de la vie partagée. Or nous savons qu'il vécut un mariage d'amour : la pudeur freine ici l'aveu.

D'autres images liées à la vie du poète réapparaissent encore. Il faut faire une place au thème de la mer. On pourrait s'étonner de voir un homme des douces collines de Gaume se révéler sensible à la mer. Pourtant, elle est souvent présente dans son œuvre. Est-ce dû à ses voyages aux États-Unis où habitait sa belle-famille ? (Il a visité également alors certaines régions du Canada, Québec et Montréal.) Il semble que de la traversée de l'Atlantique, à l'époque de ses fiançailles il ait gardé un souvenir inoubliable. Ceci expliquerait qu'il soit allé à plusieurs reprises à la mer avec sa famille, par chemin de fer d'abord, en voiture ensuite. Toute une partie d'un de ses recueils s'intitule fort à propos ***Fascination de la mer*** :

*...(les) rumeurs
De l'océan que j'ai commencé d'écouter
Ainsi que ses messages les plus obscurs...*

(Rumeurs nocturnes)

On remarquera enfin qu'Élie Willaime revient plus d'une fois au thème du poème et de poète. Est-ce encore une façon de s'affirmer, de s'afficher

après le long silence des débuts ? En tout cas, il se plaît à revendiquer sa vocation de poète :

*J'allume en moi la mèche du poème
Pour m'entourer de lumières d'ici
Et voir à plein les visages que j'aime,
Mes passagers fragiles et sans prix.*

(Intimité, in *La nuit s'efface*)

Poète grave, Élie Willaime s'est trouvé, jeune encore, pris dans la tourmente de la guerre et confronté à une existence qui lui a appris à lutter. Il a gardé cette volonté de regarder le monde en face et de se mesurer avec lui, tout en préservant assez d'émerveillement en présence de l'univers créé par ce Dieu auquel il croyait. Il nous a proposé ses visions et ses expériences en images contrastées où s'enferme une aventure humaine qui, à la fin, s'ouvrait déjà à la mort, au seuil d'un monde où *l'on n'aborde que nu*.

Georges Jacquemin

L'auteur remercie vivement Madame Gislaine Willaime qui lui a communiqué informations et documents sur sa famille.